
U d'/of OTTAWA
39003002384179

Clartés ⁕ Poèmes.

DU MÊME AUTEUR :

L'ESSOR DU RÊVE, *plaquette* 1887 (épuisé).

CHANTEFABLE UN PEU NAÏVE, poème avec prélude musical. *Un vol.* 1891 (épuisé).

PROPOS DE LITTÉRATURE, esthétique du poème à propos des livres de Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. *Un vol.* 1894.

EMILE VERHAEREN, étude, avec une notice biographique par Francis Vielé-Griffin. 1895.

STÉPHANE MALLARMÉ : *un Héros*, étude. 1899.

à paraître :

Ombres dans la Forêt : LE CHEMIN PERDU, poème.

LE DOUX LANGUIR, poèmes.

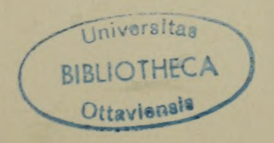
CONTES, DIRES et FABLERIES pour les enfants d'hier.

LES BANALITÉS INDISCRÈTES.

ALBERT MOCKEL

CLARTÉS

PARIS, ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN.
MCMI



Il a été tiré cent exemplaires sur papier Van Gelder à la cuve.

Exemplaire n°

Ständ' ich, Natur! vor dir ein Mann allein
Da wär 's der Mühe wert, ein Mensch zu sein.

FAUST.



DÉDICACE

A ÉMILE VERHAEREN.

Au temps farouche des épopées
les grands guerriers chevelus, bondissant,
framée au poing ou haut l'épée,
fendant la plaine, écrasant les cépées
au galop d'étalons indomptables erraient,
beaux de leur force adolescente.

Chevauchant, marchant à travers les forêts
ils étaient venus vers les villes
où de longs vieillards aux mains pâles
chargeaient nonchalamment de fleurs épanouies
le marbre des dalles stériles.

C'étaient les derniers nés des suprêmes vigiles,
fils d'un peuple où jadis le héros et le mâle
parurent, et frappant du pied la dure argile
imposèrent au sol leur trace indélébile.

Mais inclinant leurs fronts au passé dévolus,
ces hommes las sentaient à leur tempe débile
trembler l'ancien laurier des dieux qui ne sont plus.
En longue robe, vains et nobles, lents et dignes,
ils allaient gravement selon un rythme égal,
harmonieux et blancs comme glissent les cygnes ;

et jamais, quand les mers du couchant triomphal
déferlent sur les monts leurs vagues de métal,
— jamais, lorsque la terre opulente de vignes
parsème au vin futur l'ardeur des fenaisons, —
ils n'avaient dépassé le rempart rectiligne
qui devant eux dressait les murs de l'horizon.

Or, lassés par l'ennui de l'antique prison,
des enfants, parfois,
levaient languissamment les yeux vers la plaine.
Sous les dômes de l'ombre, au long des hivers,
ils parlaient de pays perdus, d'étranges mers,
et d'aubes suspendues sur des plages incertaines.

Et, quand parurent les grands cavaliers rouges,
les jugeant beaux et forts en leur âme ingénue,
ils s'en coururent, les mains unies,
vers ces hommes venus de si loin, qui passaient.
Riant et chantant, s'étonnant des merveilles,
ils se montraient les statures guerrières,
le feu des armes, le triomphe des trompettes,
et le tumulte des chevaux dans la poussière.

Et tandis que déjà vers de nouveaux soleils
l'immense armée mouvait sa rumeur insolite,
épiant sous la joie le regret qu'elle irrite
ils mêlèrent leurs vœux à ces hautes bannières
qu'ils voyaient osciller là bas, dans la campagne;

et leur songe, à travers des mondes sans limites
suivit, hanté par un mystérieux désir,
ces hommes qui marchaient de montagne en montagne
vers les conquêtes à venir.

*
* *

Ainsi vers toi, frère d'une autre race,
qui vins avec tes beaux chevaux cabrés,
quand tu passais, fougueux et fort, devant nos villes,
j'ai levé mes mains étonnées.

Là bas, aux courbes doucement déclives
où glisse une onduleuse rêverie d'avrillée,
parmi le rire léger des ramures
il semblait, parfois, à nos fronts juvéniles,
qu'un souffle plus libre naissait aux feuillées;
et nous disions les voix indociles des brises,
l'âme de l'enfance évasive,
l'eau qui se joue, ou le vol délié d'une aile
qui monte par delà les voûtes des forêts
dans la limpidité sans rives de l'azur.

Alors tu es venu, avec ton regard fier et sûr,
menant de front, de val en plaine,
les bonds indomptables de mille étalons.
De vivantes fureurs agitaient leurs crinières;
leurs pieds mordaient le sol tout hérissé de glaives,
et dans les cris, au choc du fer contre le fer,
les trompettes de bronze, héroïques et graves,
propagèrent soudain le vent de la victoire
en un grand souffle par l'espace.

Et nous, sans nous mêler à ta bande de guerre,
nous écoutions, haletants d'ivresse,

ta force errante sonner sa fanfare;
et nos vœux, tout à coup séduits par surprise,
t'acclamèrent, héros magnifique et barbare,
lorsque tu chevauchais aux territoires sans limites.

Et par les plaines, par les forêts,
vers les mers aux lignes infinies,
vers les villes, là-bas, dont tu vainquis les murs,
nos yeux se sont taris à suivre sous l'azur
tes hordes d'or parmi les bannières de flamme
dont la gloire marchait de montagne en montagne
à la rencontre du Futur.

NOTE.

Voici quelques poèmes, la plupart déjà anciens. Plusieurs d'entre eux, largement remaniés ici, furent écrits avant que l'auteur eût précisé nettement l'idée du livre qu'ils complètent aujourd'hui. Pourtant ce n'est pas le hasard qui les a fait choisir parmi d'autres pages inédites, pour les disposer ainsi; et l'on saisira peut-être le sens d'une gradation qui commence à " Cristal " et s'achève en un " Chant du 1er mai ".



CRISTAL.

Alles Vergängliche
ist nur ein Gleichniss.

(Dernière strophe de *Faust*).

FLEUR DE VERRE.

Rompre le silence .

Globe éphémère, bulle immobile
qu'une onde invisible simule!
Songe d'une âme translucide...

Fleur incolore, fragile et nue,
un réseau de reflets est toute ta parure,
fugitive comme un sourire.

Irréelle corolle, qu'une ligne, d'aventure
a tracée
en joueuse de courbes, de clartés grêles,

aux caprices du jour ingénu comme elle
entrelacée,

voici que toute aérienne
ta tige, doucement qui s'incline, ondule,
et d'elle, en détours, le calice érige
sa limpidité de lumière.

Fuyant délice de tes contours
où s'éternise ma songerie!
Es-tu grandie, fleur hyaline, un jour
pâle, — ou parmi les roses des mensongers parterres
que visitent les yeux errants de la lune,
quand Lazuli, la fée écouteuse des brises
éparpille, voluptueuse,
toutes les boucles de sa chevelure,
touche de ses talons légers les graminées
et suscite à ses pieds de reine, sur le sol,
les bouquets de rosée que le matin dévore?

Ou plutôt n'es-tu pas la fille de la Flamme?
n'as-tu pas fait jaillir ton calice de feu
d'une libre flamme vers Dieu,
quand revivait en elle au sursaut de la mort
l'âme ardente des bois pénétrés de soleil?

Son souvenir te suit comme un ange vermeil.
il s'élève du fond de ton silence, il plane
en un reflet brûlant qui le révèle;
mais sans épanouir le vol qui veut éclore,
doucement, lentement il s'endort,
captif d'un rêve diaphane
comme un ange attristé entre ses hautes ailes.

Pâle princesse des solitudes
éprise d'un vœu trop subtil!
Quand sous la haute clameur de l'azur,
le cri du sang, les ors menteurs
ou le retentissant abîme des flots virides,
— saphir, rubis, topaze, émeraude,
resplendissent les feux chanteurs des pierreries,

toi, par dédain, du royaume exilée
où l'arc d'Iris touche les cieux,
tu ériges d'un songe incolore ta tige
aux silencieuses clartés.

Oh splendeur de ta nudité
telle jaillie, éblouissante
en sa translucide Beauté!

Mille images sur toi sont passées
que tes yeux reclos n'ont pas vues.
Comme sur une onde qui fuit et s'efface
elles glissaient, sur toi dessinées,
et ne t'ont point laissé leur trace ;
car c'est en vain qu'elles étaient venues
et nulle d'entre elles jamais n'a connu
le mystère de ta pensée...

. . . .

(Silence! encore silence!
la lumière est errante aux cieux...

La brise est suspendue, pareille aux confidences
trop pures, dont l'aile
hésite et pose son vol
qui tremble sur les lèvres;
et, des secrets lointains de la flamme natale,
une voix se révèle et murmure un aveu
dont frémit la fragile bouche de cristal.)

« *Oh douleur! oh douleur de la haute Parole*
qui flotterait, captive inerte des échos
errante au gré du vent frivole!

Voix de lumière, onde de flamme
de monts en monts répercutée, de flots en flots,
chaque fois déchirée où sa force résonne
— flamme après flamme, onde sur onde, son par son,
éteindre lentement cette âme qui rayonne
et se rêvait égale au météore en feu
qui périt en un cri de gloire aux pieds de Dieu!... "

Parle, parle, ô Silencieuse!
la lumière est errante aux cieux.
Et regarde : la vie autour de toi mouvante
multiplie en reflets de flammes la couronne
dont brille la victorieuse aurore.

Car voici réginal soudain de pourpre et d'or
l'apparat que ton rêve en dédaigneux néglige;
l'orient ébloui d'impérieux prestiges
à ton geste immobile a noué sa parure,
et, d'un penser désert toi-même suscitée,
souriante aux scintils épars en diaprures
qui vêtent ton léger fantôme d'harmonie,
ta lèvre taciturne au Verbe communie
sous la triomphale clarté.

VITRE.

Libre et pure de tout réseau,
la Vitre, en un léger prestige,
éphémère et limpide érige
le rêve transparent des eaux.

Une double clarté de jour
unie à cette onde sans ride
enivre et déçoit tour à tour
sa fragilité pellucide.

Car toute la flamme d'aurore,
fille sauvage du soleil,
en vain suscite du sommeil
les dômes ardents qu'elle dore :

nul reflet des hautes dérives
n'habite le trop clair miroir,
et les feux d'étoiles déclives
percent ses ondes sans les voir.

***

Or là-bas, l'étang sous les arbres
en son impure profondeur
étreint la céleste lueur
que poursuit le geste des marbres.

Selon le gré fuyant de l'heure,
le fleuve au limon vil épars
recueille encore en ses regards
le message ardent qui l'effleure...

Mais la Vitre, vers la lumière
ouvre son baiser de cristal
sans garder le don nuptial
qui la pénètre tout entière;

et la diaphane attentive,
âme enfant qui ne sait vouloir,
laisse les ailes de l'espoir
glisser entre ses mains naïves.

* * *

Hélas, n'était-ce pas ton rêve,
vierge amante de la clarté,
quand le jour rayonnant se lève
de lui révéler sa beauté?

Ainsi, fiancée ingénue,
pâle de vœux inépuisés,
tes lèvres tendaient leur baiser
au lointain amant de la nue...

Tu sentis frémir sur ta bouche
des flammes et des langues d'or;
mais ta lèvre a vu fuir encor
le rayonnement qui l'attouche.

Oh délices d'un mal subtil!
grappe de feu jamais épreinte!
et la nuit, de tous ses scintils,
irrite l'invisible étreinte...

Car en vain tout ton souffle aspire
les souffles épars de l'éther;
nul astre errant n'est venu lire
au fond de ton silence clair;

et fiancée ivre de mal
tu gardes ton secret candide,
quand le baiser des cieux splendides
jaillit du matin nuptial.

. . . .

Sœur, ainsi, de l'aube trémière,
ce fut ton mensonger destin
d'être l'Inconnue au festin
magnifique de la lumière.

Mais si l'amant céleste élève
ses mains de feu vers ta beauté,
— n'était-ce pas encor ton rêve
de disparaître en sa clarté?...

L'EAU DU MIROIR.

Kosmos...

" Un monde est endormi sous mon cristal sans âme.
Mon songe évanouit, en ses ondes, le tien.
Froide, je multiplie en moi l'éclair des flammes...
et peut-être pour toi, passant, ne suis-je rien,
moi, la Révélatrice?

O frivole, qui viens incliner ton ennui
sur le silence de mon vide,
regarde : je suis l'incorruptible matrice
où le désir viril enfante son image.

En ce vertige radieux
que la nue enrichit d'un million de feux,
rires et pleurs, la vie et la mort alternées,
la douleur défaillante et la joie qui la suit,
ce qui vient et qui passe, au long des années,
propage sa forme évasive.

Les signes que tu vois errer dans mes yeux,
je les ignore, et rien de vivant n'a séduit
ma froideur immobile à jamais, et passive.
J'ai des sœurs aux lointains célestes de la nuit :
ce que j'ai reflété, les étoiles l'écrivent,
et le monde apparie à ma vérité son mirage.

O vagabond de la destinée,
être fuyant, frère du nuage,
toi qui poursuis de mer en mer, de plage en plage,
l'ombre toujours nouvelle à tes pieds dessinée,
arrête-toi!
et comme on penche sur la rive
un front que rafraîchit l'onde persuasive,
arrête-toi, plonge les yeux
sous les secrets d'une eau interdite au mensonge.

Et peut-être dans cet abîme impartial,
sans âme, où toute l'âme éparse se prolonge,
ton effroi verra-t-il se fixer peu à peu, —
belle d'être future en l'éther glacial
et comme une ombre sous ton image, —
la face éperdument diaphane de Dieu... „

LE LIED DE L'EAU COURANTE.

" La clarté qui s'épanche à mes rives de prairies
glisse sur moi, comme une onde plus pure.
Nue en ses transparences limpides,
elle est l'image où j'apparais grandie,
et je suis l'ombre diaphane de l'azur.

„ Oh rayon!..... oh le rêve en feu qui me pénètre.....
lui, mon vœu héroïque et mon céleste émoi,
il vient!... mais quand sa flamme m'a toute envahie
il se retire lentement de moi,
et j'écoute mourir un être en mon être.

„ *Avec ses branches sur moi penchées,*
elle est belle, la haute forêt que je longe;
et le vent la dénude pour l'or des jonchées,
et les feuilles, par mille et mille détachées
vers le reflet où leur chute vacille,
imitent, par jeu, le léger mensonge
d'une aile mêlée à mes eaux.

„ *Brises, trilles d'oiseaux chanteurs qui s'égosillent,*
tout ce qui vit et fait bruire les rameaux
redit la mélodie que je conte aux roseaux,
et c'est une musique aérienne qui se mire.

„ *O forêt! ô forêt douce, tu me convies*
aux lents repos de l'ombre moussue et des prêles,
et ta ramure s'est étendue
comme une main qui me caresse et me retient...

„ *Mais je glisse, je vais, je passe sous elle,*
je glisse, et je vais mon oublieuse vie.
L'âme qui te mirait, je l'ai déjà perdue,
et mes yeux refermés ne se rappellent rien.

„ *Ils sont effacés, les reflets*
dont je fus hier effleurée.

Vers d'autres lumières, vers d'autres forêts,
de chute en chute, en secouant ma chevelure,
je glisse, les mains dénouées, les yeux vides,
et les heures sans fin meuvent ma destinée.

„ *Ombre errante de rêve en rive,*
et la sœur de tous ceux que mes ondes déçurent,
insaisissable comme une âme
et, comme une âme, inhabile à saisir,
j'emporte des bouquets épars de souvenirs
dont l'arôme se meurt en une sève amère.

„ *Et je ne sais pas où je suis, qui je suis...*

Un seul être est vivant sous mes images fugitives,
il ondule aux replis de mes lointains détours...
O toi dont j'ai baigné les pieds las, le front lourd,
et la caresse des mains avides,
— passant qui m'écoutes, mon frère! —
n'as-tu pas vu, depuis le seuil des monts déserts,
naître et renaître en moi, puissant comme l'amour,
l'indomptable courant qui me porte à la mer?

— n'as-tu pas vu, force sans fin, rythme éternel,
le désir qui me meut d'un élan immortel? „

L'ONDE ENFANT.

« A l'aube qui m'a réveillée
j'offre le baiser d'une sœur
et mon reflet, vers sa lueur,
chante du fond de la vallée.
Mais lorsqu'elle s'en est allée
captive de l'aurore en feu,
aux lèvres errantes du Dieu
j'offre mon âme émerveillée.

„ Les beaux nuages en dérive
ont gonflé leurs voiles d'argent
et glissent au flot négligent
vers des lointains qu'on ne peut dire.
S'ils passent, mon onde ne mire
qu'un rêve d'horizon futur...
et parmi l'immobile azur
décline leur ombre évasive.

„ Ainsi diaphane, que suis-je?
Vouée à l'amant immortel
j'érige en diamants l'autel
où sa clarté se cristallise...
Je suis sa transparente église!
— et mes songes adolescents
ont la vanité de l'encens
vers le prodigieux Quadrige.

„ S'il fuit, de silence vêtue
je pleure mille étoiles d'or;
mais lorsqu'il jaillit, fier et fort,
il m'aspire toute, il me brûle...

Et moi, j'offre mon sein crédule,
et naïve vers le Soleil,
en un mystérieux éveil
je m'ouvre au baiser qui me tue „.

COUPE.

“ Pour toutes les mains qui me touchent
j’ai des caresses, j’ai des baisers de bienvenue.

En mon cristal ainsi, belle et nue,
— et rien qu’un peu d’or comme un fard à ma lèvre, —
toute je m’offre à l’ardeur inconnue
qui cherche l’ardeur de ma bouche.

Reine de la joie, — reine et serve, —
amante qu’on prend, et qui passe

et fait jeu de l'amour qu'elle jette au désir,
j'ai soufflé la folie au gré de mon plaisir
vers les quatre vents de l'espace.

Dis-tu que je suis vaine?
Écoute!
Je suis faible, je suis à peine...
Écoute pourtant : car je puis être Tout.

Cette bouche que nul baiser ne sut clore
épanouit, capricieuse, en feux subtils,
les bouquets joaillés d'une irréelle flore.

Tulipe d'or ou de rubis,
lourde corolle de pourpre sombre,
diamant lilial dont la tige a fleuri
d'une source d'eau pure à tenter les colombes,
j'étincelle, pétille et chante, — et me ris
de voir monter en mon âme incolore
mille fragiles bulles d'iris, comme un rêve.

Car l'amant qui se grise à me tarir les lèvres
selon qu'il verse, tour à tour,
les vins d'or et de flamme où l'onde de l'amour,
boit, en mon âme à jamais étrangère,

la splendeur réginale ou la clarté des cieux,
ou la fureur qui brûle au rubis douloureux
parmi l'aigre conseil des topazes jalouses.

Et pleurs ou joie, délire, ivresse aventurière,
de toute cette ardeur que son ardeur épouse
rien de Moi ne jaillit à ses lèvres arides
plus que la simple et limpide lumière
dont le reflet s'unit à mon calice vide.

Qu'importe! j'ai donné son mirage au désir.
Sur mon sein nu de courtisane
l'Amour a laissé mollement s'alanguir
l'espoir de son vol diaphane...

et je ris, sœur fragile et frivole de l'Eve!
car aux nuits de folie, des mains ivres me lèvent
plus haut que tous les fronts, vers les cieux constellés;
et je suis la soudaine étoile de mensonge
d'où glisse, radieuse, au fond des yeux troublés,
la douce, la perfide volupté du songe „.

LUSTRE.

Bijoux, rubans, épaules nues
et le bouquet vivant qui fleurit aux corsages;
des femmes, ondulant la molle mélodie
d'un geste qui languit et plie,
et le vain ballabile épars des paroles...

Des soies qui flottent, de clairs visages;
furtifs propos, regards glissants, baiser futile
des yeux qui voltigent, se posent,
et fuient et reviennent en coquetterie;

rires, mensonges... et tout s'envole
aux musiques ou vire l'essaim frivole.

Or voici que l'ardente beauté d'une rose
est tombée...
et faible en sa grâce inutile,
épuisant les parfums de sa splendeur meurtrie,
comme l'amour parmi les sourires
elle meurt.

Remous de jupes, gai vertige... la fête est close.
Dans l'heure où tremble encore un peu d'inquiétude
nul vide ne subsiste des voix disparues;
et rien, sur le plancher sali, rien n'est resté
qu'une tige, un calice, — autrefois une rose.

Mais le Lustre oublié dont l'âme grandiose
dédiait sa plendeur aux jeux de la beauté, —
gerbe de feux sans but aux salles désertées,
émerveille la solitude
où le matin naissant verse sa brise pure.

Et l'aube tisse au loin les fils de la clarté.

. . . .

Sais-tu qu'à l'orient, grave, ingénue et belle,
celle dont l'âme ardente apparaît immortelle
se lève?

.... (Oh lumière!)

Là-bas, là-bas encore,
celle qui naît, celle qui meurt et renouvelle,
la vie éperdument se lève sous le ciel!
L'onde fuyante a miré dans ses moires
le jeune sourire du matin d'or
qui s'en vient par la plaine où verdit le méteil
et s'entrelace à la blonde aurore...

Regarde : consumé sous l'apparat vermeil
où s'épuise l'aride flamme de sa gloire,
le Lustre, pâlissant au souffle de la mort,
brûle son agonie en face du Soleil.



RÉPRIMANDE A BILITIS.

Dans quel pays suis-je venue, et quelle est cette île-ci, où l'on entend ainsi l'amour ?

Pierre Louys. *Les chansons de Bilitis.* XLVIII.

LES BAISERS.

Ferme doucement tes bras, comme
une ceinture sur moi !
LXV.

Lève tes bras nus, Bilitis!

Une ombre aux lèvres cajoleuses,
tiède comme une haleine d'iris,
de courbe en courbe rôde et se glisse
vers ta bouche, en douce joueuse.

Pour te ravir elle dénoue
aux flouves mollement sa vêture,
et souples, en onde à tes joues,
les boucles longuement déroulées désavouent
l'azur prédestiné qui glace tes yeux durs.

Bilitis amoureuse, amoureuse d'amour!
l'ombre aimée, en tes mains captive,
captive ta bouche à son tour;
docile, en tes lèvres aux subtils détours,
un baiser lancinant hésite, que tu guides....

Et la courbe immortelle où s'enroule le Jour
pour t'abuser dévide au silence des rives
des écheveaux mêlés de ténèbres perfides.

SILENCE.

> La nuit est si profonde, qu'elle
> entre dans mes yeux.
> XLII.

L'air est muet; la brise immobile.
Les astres suivent lentement leur cours.

Une eau frôleuse à peine se joue
à tes pieds de paresseuse
et l'essaim des baisers légers en ballabile
hésite de te voir pensive.

Cette heure est inquiète et douce
d'un silence qu'on sent errer, et qui devine.

Et tu lèves les bras, Bilitis,
pour repousser peut être une ombre ardente qui t'invite
et insiste, couchée à tes hanches divines...
et tu lèves tes mains divines
vers ton front qu'un instant la folie a hanté...

Tes yeux s'ouvrent; tes yeux frémissent.
Mais l'azur qui s'émeut en leur céleste iris
jette un vierge regard vers l'ombre taciturne,
et, soudain, se noircit d'un effroi mal dompté
au reflet de ces eaux profondes et nocturnes
où ton âme flotta pendant la volupté.

L'AUBE INCONSCIENTE.

Écoute, Bilitis, écoute et lève-toi.
Rassemble toutes tes pensées
éparpillées
qui voltigent pareilles à des abeilles étonnées.

Elles se posent de ci, de là,
en désarroi,
lasses, déjà, de leur fol élan d'ailes,
et pesantes d'errer aux vagues de la mort.

Toutes tes pensées sont loin de toi;
mais voici que tu les rappelles
et qu'elles reviennent, essaimées
du plus loin des hautes feuillées
où ton désir sauvage effraya leur essor.

Bourdonnantes, elles reviennent;
et la ruche à leur frêle tumulte s'éveille, —
la ruche si longtemps silencieuse d'elles,
mais riche d'elles et tiède encore
du blond parfum des infidèles.

Légères, mobiles, rieuses du sort,
elles s'y blotissent en familières;
et l'on dirait que tes paupières
où glissent et brillent des points d'or,
trop faibles pour garder captives les rebelles,
voltigent du léger caprice de leurs ailes.

AVERTISSEMENT.

Immobile attachée à tes pieds immobiles,
l'ombre que tu voulus, ô Bilitis, n'était qu'une ombre,
vaine sœur d'un reflet sur les lignes de l'onde
et menteuse et qui fuit, si l'onde vacille.

Amante déçue, oublieuse des Joies
qui songent d'ici jusqu'aux astres,
ton désir n'a-t-il plus le visage d'un Dieu
et crois-tu que l'amour cache son front de feu
aux plis vagues où flotte et se rit de ta peine
le fantôme que tu regardes?

Tu te penches, il va vers toi;
tu aspires le doux venin de son haleine.
Comme des roses qui se mêlent
vos longs vœux ont noué leur double volupté
que visite l'épine aiguë de la folie...
Mais ton ardeur avide en vain se multiplie;
et les beaux yeux de l'aube floréale
mouillent de leur rosée un regret nuptial.

Car le pollen vivant qui vole
s'épuise pour l'espoir des jardins à venir,
et l'insecte au vent qui se donne
porte à la ruche, sous ses ailes,
la joie des futures abeilles.

ARIDITÉ.

L'aube a rempli les cieux d'un ineffable arôme.

Atteste la clarté des mourantes étoiles ;
découvre de tes mains l'ombre évasive qui se voile,
et pénètre son front de fantôme.
Regarde, regarde : voici son visage...
ô Bilitis, c'est ton image !

Sa parure d'amante amoureuse,
ses yeux, ses boucles ballantes, sa bouche, —

toute sa bouche est un mensonge
où languissamment tu prolonges
le mal de ta bouche amoureuse.

La merveille d'aimer, hélas tu la détournes
des échanges divins dont tu connus le songe;
et l'amant, parmi la rosée des prairies,
apparaît... — il vient vers toi d'entre les saules
et sa grâce est parée de guirlandes fleuries.
Sa main, comme une aile qui se pose,
frémit sur ta fragile épaule...
mais tu crains la beauté de ses roses meurtries
et sa main pèse à ton épaule.

Ta seule image rit, lascive, et tu l'écoutes;
mortellement en pleurs, c'est elle encore qui te frôle
si tes larmes ont plaint ton cœur inattentif.

Livre ton sein, livre tes yeux, oh livre-toi toute...
tente le front qui fuit; ouvre la molle robe :
une ombre te déjoue au vent qui la dérobe.
Regarde bien; nul n'est ici.
Rien n'est que le désert, et la flamme, et le vide
de ton regard penché sur son néant torride.

Une ombre sur les flots errants s'est effacée
au souffle du matin pur qui les ride...
et ta bouche, tendue vers le vain baiser,
cruelle, avide, inapaisée,
épuise, sans toucher le décevant délice,
toute l'aridité stérile du désir.

AURORE NUPTIALE.

Les fleurs qui vont fleurir vont
toutes naître de moi.

Les chansons de Bilitis. C.

Or lève-toi!

Debout, toute dressée,
tremblante encore,
ivre d'un souvenir glacial et vermeil
pareil à du sang sur la neige,
donne au victorieux soleil
la nue merveille de ton corps!

Le choc des ondes de l'aurore
ébranle les blancs môles du ciel,
et toute la terre en éveil
éperdument appelle les vagues multicolores
des flammes au flux torrentiel!

Lève-toi, et de mains hardies
accueille le baiser magnifique des flammes.
Ouvre les yeux, la bouche, ouvre les bras
vers la tumultueuse vie
que la terre déjà, haletante comme une femme,
d'un million de bouches te dédie!

Toutes les voix, de partout venues,
pénètrent ta chair de leur murmure.
Les brises, — écoute! — emplissent tes oreilles
d'une multitude qui chante et tressaille.
L'air est vibrant du vol des abeilles.

Regarde et vois! Du soleil haut levé
la lumière soudain par vivantes poignées
jette aux guérets le céleste méteil...
lève-toi, lève-toi! Ouvre les bras, ouvre ton sein!
Un rayon t'a percée de son glaive vermeil,

et joyeuse et pleurante et folle d'être, et belle
sous le vouloir viril qui dompte ton destin,
tu chantes, tu ris, et tu implores, et tu salues
le verbe soudain vibrant d'or
dont palpitent tes hanches nues...

Oh dresse-toi, salue et prie :
voici la généreuse et magnifique Vie!
Le verbe, le flux d'or torride et d'amour,
il ruisselle à ton front et fait la force éclore,
il se glisse en ta chair, en ta chevelure et s'y noue,
il brûle, il brûle tes yeux éblouis,

— ô Bilitis, tes yeux effrayés et ravis
de voir en l'héroïque ardeur de la nature,
parmi l'abîme d'ombre où leur songe se trouble,
de clartés en clartés renaissantes grandir
le vertige sans fin des aurores futures...



LA JOIE DE CHANTER.

Ah la fillette aux fols palais
Quels chemins de croix as-tu faits
Pour t'en venir à la chaumine
Où la huche crie famine
Et l'âtre au seuil désert poudroie
Cette nuit de pluie où le vent guerroie ?

GUSTAVE KAHN

(*les Palais nomades*).

ONDINES.

Lors, jadis, que nous fleuretâmes
Aloïse,
et vous, la très noble Isaure,
ce fut comme une eau sans rives...
et nos lèvres, sœurs de nos âmes,
lentes nageuses vers l'aurore
s'entrelaçaient à la dérive.

Des ondines, parfois, les joueuses!
par fol caprice, avec des rires,

furtives nouaient parmi vos chevelures
les douces corolles des scabieuses;
et si l'onde jalouse où les belles se mirent
laissait à vos fronts leur parure,
toutes, perfides, par voltes, par vires,
elles fuyaient, avec des rires.

Mais votre chevelure,
noble Isaure, et vous Aloïse,
si longue, et mêlée aux fleurs qu'elle divise,
garde vos fronts de leur brûlure.

Moi j'avais vu les couronnes, leurs mains,
leurs mains pâles nouant des couronnes...
— j'avais vu, j'avais vu les vierges filles du matin!

Une effleura mon front, en jouant;
hélas! il avait touché la couronne —
et je pleurai dans votre sein.

Une effleura ma bouche en glissant;
hélas! je gardai sa couronne —
et je m'enfuis! ah! je m'enfuis de votre sein.

Une, alors, me fit un signe,
d'entre ses sœurs qui tressaient des tiges;
(elle chantait d'étranges paroles;
elle était svelte comme une tige
et blanche et claire, pareille aux cygnes...)

Et moi, j'avais lu tout mon être au vertige
de ses longs yeux pâles d'azur;
et mes bras ignorants se tendaient vers elle...
Mais la belle et ses sœurs naïves, (les cruelles!)
en guirlande serties au vol des chevelures,
toutes, toutes, les douces rebelles
aux plis sans fond des vagues déclives
avec des rires disparurent.

Et depuis, souvent, sous l'ombre des rives,
j'ai vu les heures planer une à une.
L'onde sur l'onde courait en dérive,
la brise, à la brise cachée aux ramures,
disait la marche sans bruit du destin
— et vous, noble Isaure, blonde Aloïse,
vous ne parliez plus de mes songes lointains.

Mais elles, perfides! les folles, les folles!
un jour je les vis, dans l'aube indécise :
elles chantaient d'étranges paroles,
elles chantaient l'unique destin,

— et depuis, depuis, Isaure, Aloïse,
mon âme est captive en leur chant lointain.

A CLAIR MATIN.

La nuit au loin s'est effacée
comme les lignes tremblantes d'un rêve ;
a nuit s'est fondue au courant du Passé
et le jour attendu se lève.

Regardez! en les courbes molles des rameaux
une heure ignorée se révèle
et toute la forêt s'éclaire,
cristalline du givre où se rit la lumière.

Une parure enfantine de neiges
habille, là-bas, d'immobiles eaux
pour des cortèges de fées nouvelles
à tire d'ailes, à tire d'ailes
du grand lointain qui toutes reviennent
et se glissent parmi les flocons et s'appellent
et redoublent l'essaim que le gel éparpille.

Sous les guirlandes de l'hiver
— voici! c'est un parfum de ciel! —
de blanc vêtue, toute parée
de blancs cristaux en pierreries,
belle d'une clarté matutine
la Fiancée m'est apparue.

Être éthéré, front translucide
que la neige au réseau des ramilles figure,
n'est-il rien qu'un songe de l'air
suspendu dans l'air de cristal?...
oh messagère de beauté future!
douceur... oh suavité virginale,
et la joie de toucher une main qui me guide!

Des fées...

(ah je ne sais quelles mortelles fées)
jadis, leur baiser meurtrit la paupière
d'un être enfantin qui mourut.
Son âme, où se jouait en songes la lumière,
diaphane corolle épanouie au jour
son âme était vive de toute lumière!
Lui, comme un frère, il suivait ma course,
et son léger babil revêtait d'ailes ma pensée,
et nous allions en confiants, de la montagne à la vallée,
par les forêts des chênes, des hêtres...
— car eux, les ancêtres, ils ont le front grave
ils virent maints rêves des autres âges
et nous parlent, en mots profonds, comme nos Pères.

Mais voyez! aux grêles ramures
le matin glisse des sourires;
car la fiancée est venue
car la Fiancée est venue!
Avec un simple et tendre visage,
avec des mots qu'on n'entend pas,
en silence la Fiancée est apparue
comme une grande sœur de l'enfant qui mourut;

et les hêtres, les chênes royaux des forêts
où neigent, par flocons de blanches vocalises,
les musiques douces des cieux,
les voix ressuscitées en la plaine sonore
et toute la forêt d'aurore
quand elle secoue du crépuscule sa chevelure,

tout chante, bruit, pétille et rayonne,
et la clarté de joie que le matin délivre
pare d'un diadème éblouissant et pur
le front pâle ou scintille en étoiles le givre.

ANGE.

Quelqu'un ici s'est endormi.

Dans le matin léger, parmi les dômes des yeuses,
il repose, innocent et las sur l'herbe heureuse,
et l'ombre, à peine mouvante sur lui,
autour de son sommeil prolonge un peu de nuit.

Quel est-il, cet enfant apparu tout à coup?
un seul de vous sait-il ici
d'où vient ce blanc voyageur juvénile
qui s'est arrêté parmi nous?

Est-il parti des mers au loin, où sont les îles,
ou là-bas, des forêts? ou des plaines stériles
dont nul, jamais, n'a songé l'étendue?

Il est blanc; il est nu. Toutes les pierres de la route
n'ont pas blessé ses pieds ni meurtri ses genoux;
il y a sur son front quelque chose que l'on redoute...
D'où vient-il, avec sa parure de beauté,
lui qui s'est arrêté parmi nous?

Sa chevelure s'est répandue
comme une vague de clarté;
sa main reclose tient une fleur inconnue
et toute sa candeur enchantée
est comme une image des nues
que l'eau mirante redouble en elle...

Frères, gardons qu'il ne s'éveille!

*

Mais quelle est, diaphane et frêle
cette neige qui tremble, qui étincelle
à son flanc, et l'ensevelit?

et ce rayonnement étrange
comme une robe scintillante et blanche
qui l'enveloppe de ses plis?

O frères! j'ai vu... c'est une aile...
et voici la forme immortelle
d'un Ange.

Dans le matin léger, parmi les ombres des yeuses,
l'errant céleste de l'azur
a clos ses ailes mystérieuses :
un Ange ici s'est endormi!

Rien n'agite la transparence
de l'air limpide, immobile et pur :
pas une feuille ne frémit...
un Ange ici s'est endormi.

Quel calme sans fin! Quel silence!
D'où vient-il, d'où vient-il, tombé parmi nous?
S'est-il dressé, faible et frêle ennemi,
devant Celui qui frappe et nous veut à genoux?

ou tandis qu'il perçait les monstres de sa lance,
peut-être, un jour d'aveugle vaillance,
son aile a-t-elle frôlé la Mort?
Mais non, sa bouche est souriante; il dort;
il repose dans le silence.

Oh parlons bas! laissons le dôme frais de l'ombre
prolonger l'heure de son sommeil.
Peut-être que son âme éprise de l'espace,
mais humaine et douce encore, était lasse
de hanter la splendeur aride de l'éther
et ce vide sans fin ravagé de soleil...

Son cœur un jour fut triste, et son âme plus faible;
et lentement parmi les clartés immortelles
errant sans but, le front trop lourd,
il a fermé ses yeux au vertige d'amour,
et gardant à son flanc la honte de ses ailes
il est descendu se poser sur la terre.

Mais quand viendra l'instant indigné du réveil,
tout à coup déployant l'irrésistible essor,
son vol retentira dans l'azur qu'il dévore;

et vierge, avec un cri surnaturel et clair,
il s'évanouira dans l'infinie aurore,
pareil au songe ardent qui traverse les ombres
quand la flamme d'un météore
illumine les intermondes.

L'HOMME A LA LYRE.

De loin, de loin, on ne sait d'où,
un homme arriva, qui portait une lyre,
et ses yeux étaient clairs comme ceux d'un fou
et il chantait, et il chantait
aux cordes brèves de la lyre,
l'amour des femmes, le vain languir,
sur sa lyre.

La lyre était frêle, et de roses fleurie;
et si douce montait la voix de son haleine
qu'à perte de vue, des monts et des plaines,

de val en forêt, de forêts en prairies,
vinrent les gars et vinrent les filles
pour l'écouter dire la si douce peine
qu'il chantait.

" C'est un fier homme, disaient tous les drilles.
Sa lyre parle comme une âme;
et triste, et tendre à défaillir,
sa voix est pareille au baiser d'une femme!
— " Ho! disaient-elles — dirent les filles, —
c'est un amant, avec sa lyre!
Il parle doucement, si doucement avec sa lyre,
qu'on en voudrait pleurer, et puis mourir... "

Mais le chanteur a changé sa voix
pour dire sur les cordes longues de la lyre
les œuvres des hommes, les ducs et les rois
au loin guerroyant, de Golconde en Ophir
et par toute la terre, en grand arroi,
au tumulte des armes dont l'âme est ivre
— et les oriflammes d'or qui s'éploient
pour fêter dans la mort l'allégresse de vivre.

" Oh! " disaient-ils, — " Hélas! " disaient-elles,

“ on n'entend plus ce que tu dis.
Ta voix qui volait, pareille à une aile
toute échappée du grand paradis,
elle est partie, — ah! peut-être plus belle, —
on ne sait pas vers quel pays. „
— “ Oh! „ disaient-ils. “ Hélas! „ disaient-elles.
Et des enfants par ribambelles
criaient sous les cieux éblouis.

Or le chanteur, pour sa grave voix d'homme
a touché la plus grande corde de la lyre.
Voici naître et parler, au plus grave des cordes,
le jeune espoir qu'un souffle emporte,
le désir qui se tend comme un faune, et qui s'étire...
— et déjà se détourne aux saules de la rive
la belle Joie qui passe en nouant des couronnes.

Et soudain la douleur redoutable résonne,
et sa force réveille au mystère des cordes
les voix du songe qui délivre...
et voici que nos poings en heurtant se déchirent
aux portes de fer de la Mort.

“ Hola! „ disaient-ils; et elles de rire.
“ Hola! „ disaient-ils, “ cet homme est un fou!
Il chante, il vient on ne sait d'où;
que nous veut-il avec sa lyre? „
(Et elles de rire!)
“ Hou! disaient-elles, pour le loup-garou! „
Et eux avec elles, les bras à leur cou,
toutes et tous en chantant partirent.
Mais elles, par jeu, lui jetaient des cailloux
avec des rires, avec des rires.

*

. . . .

Mais voici que la solitude
module une longue phrase ondulée.

Serait-ce le frôler invisible d'un ange?
Comme un fantôme dans le silence
qui vient, déroule sa robe et s'élude,
une voix, au toucher des brises révélée,
fuit et glisse en les cordes qui chantent...

Pareille au vent léger dans la voilure des navires,
la douce haleine montée des rives
noue une cantilène aux cordes de la lyre.

C'est une aile qui ride le flot et s'y mire;
c'est la vague parole où toute la nature
s'émeut, et que la lèvre humaine ne peut dire.....

Et voici qu'elle porte une âme dans l'azur;
et voici que soudain toute la mélodie
résonne d'un accord si grave vers les cieux,
que les cordes parmi l'espace radieux
surnaturellement grandies,
ont effleuré le front invisible de Dieu!

AVÉNEMENT.

La Foule avait perdu les mots de l'Oraison.

Comme une mer aveugle errante aux nuits sans bornes,
Livide, soulevant en vain ses vagues mornes
De l'horizon toujours vers un autre horizon,

Son âme que le vent des ténèbres affole
Éperdue attendait l'héroïque parole
Qui de son vieux néant devait la susciter.

Or voici que du fond de son sein taciturne
Elle jette, en un cri vers la courbe nocturne,
Un éclair que ne put en son vol arrêter
Toute l'ombre écroulant sur lui toute sa masse.

Car à la cime aiguë encor qu'elle dépasse,
Sous la nue où, jaillie avec l'orient d'or,
S'illumine déjà l'allégresse future,
Un homme a lentement sommé de sa stature
Les monts d'où le soleil élève son essor.

Un chant vibre... — le tien, Prophète magnifique!
Et la foule, écoutant sous la voix nostalgique
Le verbe irrévélé depuis l'aube des ans,

Reconnaît proféré le secret d'elle-même,
Quand sur le Disque en feu ton geste hélianthème
A déployé son ombre au seuil nouveau des temps.



LA GUIRLANDE DE MAI.

Each cloud that floated in the sky
writes a letter in my book.

R. Waldo Emerson.

MAI MYSTIQUE.

ANNONCIATION.

Toute la vallée, sous le matin clair,
était ouverte comme un sourire.

C'était lorsqu'aux velours vivants d'herbe douce
la verdure déjà renouvelle, revenue,
et que la jeune vie, en vernale parure,
se joue aux longues rumeurs d'amour.

Les vents du ciel planaient, immobiles,
ou glissants, bruissants, ils chantaient,
— et tous les vents du ciel planaient
invisibles sur leurs grandes ailes.

De haut, de très haut, du fluide azur
le jour descendu sur la terre,
c'était comme une clarté d'yeux purs
et l'adolescente rêverie
où l'âme incertaine hésite, et s'éveille.

Car voici : la lumière des cieux descendue
a dit le vertige immortel des Musiques !
elle a dit maints songes de merveilles
et des cantiques à éblouir,
— et l'onde par les prés, dans les détours de la vallée
au mol gré des rives menée,
les tiges inclinées sur l'eau qui les mire
et les nues aux cygnes unies,
toutes, toutes, et l'onde et les rives
et la nue et les brises au plus haut des airs,
imitent de leurs voix confondues
la musique de la lumière !

. . . .

Or ici, comme un chant plus pur
parmi l'enfance bénigne des prées,
captive d'un rêve ingénu,
clarté plus claire dans la clarté,
la vierge Marie est apparue.

Sa robe est une neige en vie;
sa chevelure est d'aurore tissue,
et tels qu'un souffle sur les graminées,
voici qu'ils glissent, ses pieds puérils...

La candeur de ses mains élève une prière;
son front, c'est une voile au bord de la mer;
et suaves de lointains bleus,
ses yeux qui s'ouvrent vers toute la terre
sont une eau virginale où le ciel s'exile.

La vierge Marie a marché vers l'onde;
et tandis qu'elle incline, élyséenne,
un sourire sur l'eau mirante qui fuit,
du soleil, une gerbe d'ors jaillissante
en auréole!
environne de calices d'or

l'image diaphane en l'onde suspendue.

Au cristal où l'azur limpide s'effuse,
le front, parmi les longues volutes de chevelure,
ouvre une aile d'ange infantile
sur un nuage de lumière.
Mais le songe innocent de Marie
n'a pas vu, n'a pas voulu lire l'image;
elle ignore, elle oublie sa chevelure de merveille,
ses yeux, sa chevelure, et la vallée d'elle éblouie...
et parmi le midi qui s'éveille
au vol vermeil d'un triomphe de flammes,
elle s'agenouille, fléchit, et prie, —
elle prie et salue la toute Lumière.

Elle,
par l'amour céleste ravie,
elle ne sait, extasiée,
s'il monte vers elle une haleine
étésienne, d'îles perdues,
ou si la pâle terre alanguie,
faible comme une jeune fille,
expire

parmi les lignes bénies des prêles,
ou se survit en un sourire.

Elle voudrait, — elle, toute elle!
comme un souffle qui se délie,
— elle et son souffle en une haleine,
d'un vœu ou s'épuise la vie
à la clarté, oh toute, toute! se donner.

Or ses lèvres, pour le Baiser,
touchent l'onde,
et c'est une flamme dans sa bouche!
Elle frémit éperdument,
elle crie!
car ici, ici, sur les eaux virantes
victorieux un rayon s'érige,
se glisse en elle et la pénètre.

Il vient, messager ineffable,
il sourit, et limpide se mire au cristal
d'une âme d'amour translucide;
et la vierge devine en ses ombres confuses
un mystère de feu visiter tout son être.

Souffle divin, secret brûlant qui la consume!
gouttes d'arômes en pluie d'aurore,
flammes, fleuve de flammes, — oh mers fervides,
oh cataracte inextinguible d'or!
hymnes, musiques célestielles,
oh Dieu, Dieu! quels touchers subtils
d'angoisse, d'un trop lourd délice, qui l'étouffent...
— et telles qu'un sang de pulpes mûres
en elle soudain, ruisselantes et rouges,
s'effusent de surnaturelles clartés.

. . . .

Alors, au plus lointain silence d'elle-même,
aérienne une fleur est née.
Déjà grandit la svelte tige,
longue, inflexible,
qui darde ses dix mille épines ardentes;
et, de douleur et d'immortelle ivresse,
l'enfant élue va défaillir.

Son âme exulte, son âme tremble...
Contre son cœur à peine crédule

qui frémit de sentir la divine présence,
haute et vivace s'érige et radie,
la rose de feu qui la brûle.

Et voici que la tige encore est grandie,
voici qu'elle grandit encore,
et sur les lèvres apparue,
la fleur est jaillie au soleil!

O fleur d'Amour, ô noble, ô pérennelle fleur!
ainsi, par ce matin du mai mystique,
ta tige vint au jour dérouler son calice;
et, quand Marie à la Terre t'eut donnée,
quand la Terre, toujours qui t'avait attendue,
te prit toute d'un seul héroïque baiser,
ta parure mortelle aux brises confondue
s'évanouit comme un soupir.

Mais ton parfum s'était vers la nue délivré;
ton invisible haleine aux vents éparpillée,
c'est un souffle suave d'ailes
plus puissant que l'effort de toutes les tempêtes.

Il plane, il plane du sol aux nuages
et les hommes ravis ont laissé leurs haines;
il passe les terres, les mers et les mondes,
il perce les cieux, il touche aux soleils
au cri des astres ébranlés.

Comme un ange haut sur ses ailes
qui brandit l'épée immortelle,
irrésistible il s'était levé!
Voici qu'il traverse l'éther;
voici que d'étoile en étoile
il monte, il grandit, il s'embrase.
Prodigieux, il remplit l'espace
et sa voix envolée au vertige des sphères
est comme une infrangible force
qui frappe au front et terrasse la mort.

. . . .

Ainsi, le chant de l'éternel amour
était né sous le mai matutinal, un jour
où Marie, oubliant un songe vers les rives,
n'aima que la lumière aux flots de l'onde unie.

Car Marie, inclinant sur l'onde sa bouche,
n'y vit que les reflets errants de la beauté,
et ses lèvres tendues vers la clarté
se sont elles-mêmes touchées
en touchant l'azur d'un baiser.

Alors, tous les vents des lointains ont chanté
suspendus dans l'air invisible;
la douleur et la joie ont noué leurs guirlandes
et sur toute la terre ardente et juvénile
le grand mai fraternel a frissonné d'attente.

Et par le simple geste d'une jeune fille
un monde a tressailli sous le vide des cieux,
— quand tout à coup, droite et surnaturelle,
avec ses mains nouées sur le sein puéril
déjà gonflé du sang héroïque d'un dieu,
la vierge a révélé, en relevant les yeux,
l'espoir terrifiant qui brûle ses prunelles.

MAI JUVÉNILE.

L'air était plein de voix chanteuses.

J'avais marché longtemps, de la colline à la vallée,
dès la lumière à peine née,
avec l'ami jaseur dont l'âme émerveillée
se contait en l'émoi juvénile de ses yeux.
Notre aîné, et plus grave, (il comptait vingt années),
un troisième songeait auprès de nous, silencieux.

Nos pieds erraient au gré fleuri d'une aube heureuse;
Mai, svelte et fort, naissait de l'incertain Avril.
— Écoute! disais-je. — Vois! disait-il. „

.... Parmi le rire de la clarté
l'adolescent matin nouait des confidences
aux blondes rêveries des graminées;
la brise palpitait de choses chuchottées.
La nature, pour nous, modulait une églogue,
et, de mille harpes illuminées,
les musiques du ciel essaimées en neige
à l'envi redisaient l'immortel dialogue
qui renaît et voltige, — il semble, — sans paroles,
de la terre amoureuse à la lèvre qui tremble...

— Vois! disait-il. — Écoute, disais-je,
écoute la mélodie immense!...
Des voix s'élèvent, en longues haleines,
et l'aube en rumeur est pleine de conseils;
écoute : tout chante! C'est l'heure de vivre,
et là-bas, saluant l'aurore non pareille,
le bois harmonieux se dédie au soleil.

L'air ondule aux lointains sonores de l'azur.
Sur les rayons, comme sur des lyres,
naissent et glissent des cantilènes,
et la terre et le ciel entrelacent leurs thèmes.
Écoute le désir dont frémit la ramure :
il n'est pas une feuille au vent qui ne vibre
et parmi les tumultes aériens d'ailes
en toute voix ouïe est une âme qui s'éveille.

Frère, disais-je encore,
voici, vers nous, venir la vie
d'un pas léger d'Ève ingénue,
comme une sœur promise à nos jeunes années
par l'invisible destinée.

N'entends-tu pas l'amour grandir,
et doucement, parmi l'éperdue vocalise
que le souffle du sol volatilise aux nues,
naître et parler furtivement la Fiancée
ainsi que l'appelait notre premier désir?

Elle remplit la plaine charmée.
Des voix, des voix, partout répandues,

en un murmure me l'ont nommée...
Oh ne l'as-tu pas entendue
comme un secret qui se révèle
et qui dévoile des merveilles?

Elle dormait, secrète en mon âme inconnue;
voici monter du milieu de mes rêves
l'appel de sa beauté vivante qui s'éveille.
Mon rire est clair de ce qu'elle y rit;
ma voix est née en son harmonie :
je l'écoute, d'entre mes lèvres.

Tout parfum que je cueille expire sa musique,
et son dire suave en l'espace enchanté
est un baiser que rien n'achève.

Elle plane, elle vole, ineffable et sans forme,
cantique, arôme, dans la clarté.
Elle est comme une fleur sonore
partout errante, épanouie....
La nature y éclot en divines paroles
et sa mélodieuse corolle
est une rose ouverte aux lèvres de la vie. „

*

— Écoute, disais-je. — Vois! disait-il.
Des calices, partout répandus, s'éparpillent
les pollens plus subtils que les neiges.
Les tièdes senteurs, comme une haleine
montée aux bouches des pistils,
imitent la transparente buée
qui plane parmi les sillons de la plaine
évanouie de volupté...
Le jeune mai, d'un double émoi s'est exalté!

Regarde : les étendues virides
jusqu'aux lointains illimités
distillent les ors dont crépite le ciel,
et s'il est, sur les ondes, des rides,
c'est un souffle venu d'au-delà des collines
qui s'y mêle, et rit et se joue en elles.

Ici, des millions de désirs éblouis
ont créé leur splendide et mutuelle aurore.
Ils allaient, épiant leur ombre dans l'amour,
et leurs songes, à toute brise épanouis,
erraient de détour en détour

vers l'unique baiser de l'amour à la mort.

L'une vers l'autre ainsi marchant, les destinées,
front contre front, cœur contre cœur, nouaient leurs mains.
Peut-être qu'au long des chemins,
des bords de l'horizon elles s'étaient cherchées;
mais l'arbre qui s'élève élargit ses jonchées,
et de l'espace grandit l'aile.

Une âme, disais-tu, divine et répandue
dans le souffle qui rit au léger des ramures,
quand l'amour est la douce et renaissante rose
mélodieusement éclose
aux lèvres sans fin de la vie....

Aimer! ô cœur trop juvénile,
ingénument, toi qui te confies
à toutes les voix entendues!
O bouche éperdument avide
qui crois goûter, en tout baiser,
la pulpe du fruit immortel!

Si tu prends son arôme à toute fleur cueillie,
si tu crois que les sons des bois, que les clartés,
que les parfums respirent

et sont un peu de l'âme, encore, que tu cherchas,
frère tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer :
C'est être seul, c'est être loin;
c'est regarder hautaine entre ses grands mélèzes
la seigneuriale demeure d'un rêve,
et ne s'approcher point. „

Nous marchions, devisant ainsi
— l'autre ami ne dit rien, mais il eut un sourire, —
nous allions, haut les yeux, le cœur ivre,
dans le matin grand de lumière, aux prés fleuris.

Les cris d'oiseaux contaient la richesse de vivre;
des crécelles, sous les campanules,
trillaient un rire léger qui stridule,
et la flouve, au mol gré de ses courbes
nous menait, selon qu'elle ondule
et décline, là-bas vers les saules.

Enfin nous fûmes à la rive
où la glaise est herbue au long du fleuve qui s'écoule,
et nous parlions devant l'eau glauque
près de la vague furtive qui frôle
et se dérobe.

— Ami, disais-je, ta rêverie
lève sur nous des yeux d'étrangère.
Il semble qu'un secret ineffable s'y mêle
et garde loin de nous ton âme tout entière...

La mienne, en se donnant, croit se trouver encore
et l'ombre que j'enlace est partout fraternelle.
Ma voix, si je chante, résonne
par la plaine aux milliers d'ouies;
à toute chose vivante unie
elle est la brise au bois renaissant d'anémones,
elle s'écoute au lied mystérieux de l'onde
redire l'incertain mirages des colombes;
et tout ce qui chuchotte ici, plaintes ou rires,
renaît en mes lointains comme une âme nouvelle
qui se réveille et qui s'étonne.

Ainsi je vais, hanté d'une vague harmonie,
épiant l'unanime baiser de la vie
tel qu'il jaillit sans fin des lèvres de la mort;
et l'arbre qui bruit, l'insecte qui trille et bourdonne
de la terre sonore au silence des cieux,
entrelacent des chœurs où la Beauté rayonne
en l'éternel désir qui tressaille vers Dieu.

Écoute, frère! ce chant, c'est Elle.
Il m'environne de sa grande voix,
et je n'ai qu'à fermer les yeux
pour l'entendre ici qui me parle,
se penche, m'effleure et m'appelle
vers son baiser prodigieux.

— Tu l'écoutes, dit-il, je la vois.
Le ciel matutinal me conte sa pensée,
le couchant m'a brûlé de son amour étrange;
là-bas, parmi les collines rosées,
bondit la fierté de son sein,
et pour la juvénile grâce de son torse
j'ai le fleuve et les nobles lignes de ses hanches,
lorsqu'il se détourne et se cambre,
et puis fléchit un peu,
comme un corps qui détend sa force.

Rien n'est Elle; mais c'est un vaste et haut accord
de couleurs, de formes, de flammes,
où glisse son fantôme au beau front enchanté
d'un diadème de clarté.

Et parfois, de l'avoir si doucement songée,
peu à peu, des degrés splendides de l'aurore,
au bord de la forêt je la vois descendue,
grande et fière, les yeux brillants, les mains tendues,
écartant de ses bras de lourds feuillages d'or
pour se révéler tout entière.

Sa chevelure, qui flotte sur elle,
est comme une onde suspendue.
Lumineuse dans la lumière,
sa robe légère étincelle;
et, messagère inattendue,
elle lève ses mains qui rayonnent
et marche en fille du soleil
avec son ombre devant elle,
surnaturelle! „

*

Nous étions debout près d'un saule
sur la rive, écoutant parmi l'ombre moussue
l'onde bruire en glissant sous la branche
qui la touche du bout de ses feuilles, et tremble.

Lui, doucement, la main sur mon épaule,
suivait, aux courbes là-bas des collines,
le passer lointain d'un nuage;
et l'autre ami, avec sa taille haute
et son jeune regard dont la flamme est divine,
se penchant, épiait au clair de l'eau courante
la fuite des bulles frivoles
selon le bruit de nos paroles.

— Frères, dit-il en un sourire grave,
si sa beauté vous est apparue
n'est-ce point qu'elle errait aux secrètes allées
de vos âmes émerveillées?
Vers d'autres ainsi, en noblesse pareille,
avec ses cheveux de soleil
et sa voix douce qui se dénoue,
la Révélatrice est venue.

Ses mains levées étaient des ailes!
Mais, déesse indignée que nul n'a reconnue,
elle passait, invisible et fuyante;
et comme une céleste robe
les plis de la clarté suivaient sa transparence.

Pour moi, dit-il d'une voix plus forte,
le jour peut chanter, la nuit peut se taire,
le printemps peut mêler de roses les charmilles
et décembre glacer la vieillesse de la Terre,
qu'importe! Elle vit, et résonne et brille
en tout mon être!

Oh délice de son ineffable présence!
Mon ombre et sa splendeur entrelacent un rêve
qui se désire et se pénètre.
Je l'écoute remplir les ondes du silence,
et si j'ai reclos les paupières
son regard m'éblouit de toute sa lumière.

Que le soleil brûle mes cils,
que la vallée frémisse en un rire
sous mille rayons aux caresses hardies :
tout l'azur épuisant les brasiers de midi,
la plaine tout entière enflammée de ses fleurs,
ne vont pas plus loin que mes yeux.
Mais aux nobles jardins du songe intérieur,
s'entr'ouvrent les fervents calices que j'aspire;
et si j'accueille un chant des bois, un chant des cieux,
rien n'est de plus, pour moi, qu'une rose

grandie de mes mains, par mes soins,
et mon âme à son âme unie en un parfum
quand je la cueille éclose.

Voyez !
De la branche à la brise, à la feuille qui vole,
des bruissements d'or s'éparpillent,
pareils à la blonde auréole
qui pare le front enfantin de l'amour.
Le soleil, pour les doigts mélodieux du jour
a tendu son immense lyre,
et chants, et cris, et battements d'ailes,
tout module parmi l'ondulement des prairies
le rêve émerveillé de vivre...

Mais je ne sais plus si je vois, si j'entends;
et tout ce que je vis, ce que j'entendis, je l'oublie :
Je sais que la richesse douce du printemps
est née en mon désir et s'y est accomplie.

Frère, des lèvres immortelles
prodigieuses, se révèlent
aux lèvres de l'amant qui les a devinées :
il n'est point d'autre destinée
que d'espérer, que de vouloir, que de sentir.

Si la fleur me déçoit, j'aspire la Lumière!
et s'il est aux baisers suaves de mentir,
si le pauvre nourri m'injurie en retour,
qu'importe! puisqu'en eux mon âme tout entière
à l'ivresse d'aimer s'était abandonnée.
O voix, ô chants, splendeurs dorées de la grande terre,
joies ferventes, joies méconnues, joies reniées,
je vous salue enfin, d'avoir aimé l'Amour! „

. . . .

Nos mains, d'un unanime geste mariées
nouaient, des doigts aux doigts, un bouquet fraternel.

— Je sais, dit-il, la peine de l'homme et ses pleurs. „
Et l'autre : — Je verrai se pencher sa douleur.
— Moi, dis-je, hélas j'entends sa plainte.

— Oh frères, frères!... disions-nous encore;
et nous nous tûmes...

Et il semblait qu'ainsi d'entrelacer nos mains,
la flamme de la Joie, dès toujours inéteinte,

fût jaillie au milieu de nous,
ou qu'un ange eût transmis en un frisson de feu,
de son aile à nos fronts la force qui consume.

Mais la vie était là, et ses déserts cruels.
Nos mains d'hommes bientôt désunirent l'étreinte
et, peut être, n'était-ce qu'un songe?
— errant mirage aux yeux juvéniles
où la clarté d'un lac candide,
parmi les sables et les sables, étincelle.

Les jours après les jours, l'heure après l'heure allongent
leurs formes d'ombre qui se meurent.
Mais si, plus triste et seul, je me retourne
vers mes pas marqués sur la route,
et si, d'avoir pensé, je pleure, —
un parfum de jadis émeut le vent qui passe,
et je respire encore aux souffles de l'espace
l'haleine d'une voix très douce qui s'est tue,
et renait, à peine entendue,
comme pour réveiller le suave mensonge
d'un bouquet matinal effeuillé fleur à fleur.

MOIS D'AMOUR.

LA VISITEUSE.

Mets ta main dans la mienne, ô ma belle attentive.
Mai juvénile sourit dans les fleurs.
Rien n'est plus doux, rien n'est plus grave que cette heure,
et je veux m'incliner sur les divines rives
où glissent tes regards comme une onde ingénue.

Mon image en leur eau mobile est suspendue...
— oh baiser de clartés errantes, vie, amour,
songes d'éternité qui fuient et se détournent
et reviennent encore, et naissent où l'on meurt...
Mai juvénile sourit dans les fleurs.

En mon âme, ton âme est-elle confondue?
Aux vagues de lumière ouvertes sous les cieux
je ne suis devant toi qu'une ombre inattendue :
le monde est en rumeur à l'entour de tes yeux.
Vers l'horizon brûlant, mille nuages appareillent,
et la vermeille mer où s'éteint le soleil,
dressant ses seins mystérieux
dont le sommeil reçut la semence des Dieux,
mouvante parmi l'or chatoyant qu'elle éveille
roule un splendide espoir de futures merveilles!

Écoute; détournons l'un de l'autre nos yeux.
Ton ombre vers mon ombre hier s'est arrêtée,
et la plus haute loi par l'amour attestée
dénoue en mon baiser tes lèvres pour toujours.
Mais je veux détourner de ta bouche mes yeux.

Lève au loin tes yeux de lumière;
regarde, ô ma déesse enfant, toute la Terre,
et les champs désolés, et le chemin désert
dont tu n'es pas venue enchanter les détours.

Ton baiser, — j'en bénis le céleste caprice! —
a tari dans mes yeux l'onde de la douleur;
mais il est, je le sais, d'autres hommes,
d'autres foyers sont morts et la nuit a hanté
leur pierre froide où l'ombre est humide de pleurs.

Va donc, ô visiteuse errante qui consoles!
Donne à l'âtre sans joie la flamme de délice :
dans les plis de ta robe apporte la clarté.

La nuit tombe. Mais sous tes belles mains révélatrices
le crépuscule en feu s'émerveille de fleurs
et le ponant, aux lointains ivres,
entend frémir l'amour à l'horizon qui vibre.

Va! Suis tes yeux d'inconsciente,
ta main levée comme une aile d'ange
— et la simplicité de ton pas sur le seuil
avec ta voix annonciatrice!

La nuit tombe. Là-bas les ombres qui se meuvent
verront s'évanouir ta douce fuite blanche.
Je ne veux point pleurer; je ne reste pas seul :
riche du don brûlant que tu m'as apporté,
j'ai connu dans ta chevelure une clarté
pareille à une impérissable aurore.

Mai rit encore pour moi dans les fleurs...
... Les étoiles déjà vont éclore!

MAI FRATERNEL.

PROLOGUE.

L'heure glisse, plus douce, et vient au devant de nous.

Mon frère!
Toi qui jamais ne quittes ma pensée
et regardes sans fin du fond de mon passé,
— viens! Au seuil du grand Mai dont palpitent les bois,
je veux songer aux heures d'autrefois
que nous vîmes alors, face à face,

quand Décembre levait ses bras lourds de tourmentes,
ou que le noble Hiver,
penchant si bas sa tête blanche,
pour sauver de l'insulte son front sans couronne
tombait au sommeil de la mort,
parmi le rire et les bariolures des masques.

Mais, criant en sa trompe le Jour triomphal,
Mars entonne au choc des nuées sa fanfare!
Les astres mesurant l'heure sombre ou vermeille
équilibrent leurs voies ardentes :
des secrets endormis, souriants se réveillent,
et voici que le jour à la nuit est pareille
et l'ombre est devancée par les pas du soleil.

Alors nous l'avons vu, mon frère,
à l'orée des prairies d'où il était venu :
l'âme éblouie encore d'être née,
svelte, léger, tout ingénu,
il arrivait, l'Avril, ouvrant ses yeux clairs.

Il chantait la lumière mélodieuse:
ses mains joueuses étaient parées de primevères.

et des fleurs sur le front, à ses boucles unies,
s'enroulaient, comme une onde aux rives s'apparie.

Ainsi le bel enfant, l'Avril suave était venu.
Mais l'herbe était humide encore à ses pieds nus
quand nous vîmes ses longs yeux languir...
Le jour l'étiolait, et sa trop haute ardeur;
et bientôt, dévoilé de ses fleurs flétries
parmi le lourd midi où son rêve se brûle.
en son triste sourire nous l'aperçûmes
hésiter vers les aubes enfuies...
et les yeux relevés du sol où il s'incline,
il épiait aux cieux son heure de mourir.

*

L'Avril est mort, ô frère!
Mais l'heure, douce et forte, vient au devant de nous.
Dans le mai d'aujourd'hui planté
toutes les voix juvéniles ont chanté.

L'autre hier, parure étoilée
pour le délice des mains cueilleuses,

les fleurs avaient grandi par toute la vallée;
et grêles, et pures, ces premières nées
au bord des ondes long-diseuses,
au vert des prés, dans l'ombre des sentes,
dédiaient au printemps leur charme non pareil.

Laisse à l'heure d'hier ses filles étoilées :
sœurs éphémères de la rosée
elles ouvraient au jour leur âme adolescente,
et le jour les toucha de son glaive vermeil!

Elles, comme des ailes aériennes posées
sur la tige où frémit la grâce de l'ombelle,
semblaient un don de l'air subtil;
et balancée au gré d'une brise futile,
à perte d'arôme, à perte d'haleine,
chacune chantait, à l'aube claire, comme une oiselle.

Elles contaient la mort de la dernière neige,
et c'était, répandue aux vagues des prairies,
l'indécise musique en rires puérils
qui pare le délice épanoui de naître...
L'aurore, ce matin, vit leur beauté meurtrie.

Mais la terre, selon son œuvre de merveille,
suscite les divines vaillances de vie;
la sylve tout entière en l'éternel retour
exulte au souffle de l'amour;
les forces engourdies se lèvent du sommeil,
et déjà, vers l'espace immesuré, dévie
la route ardente du soleil.

*

DÉPART.

En tout village, le mai planté
sous le vent matinal a chanté!

. . . .

L'Avril est mort, dès l'aube d'hier.
Mais l'heure nouvelle qui marche vers nous
entonne plus haut un hymne plus clair.
Forte et joyeuse, et sœur des forêts,
avec sa chevelure que sa course dénoue,
avec sa libre voix qui remplit la forêt,
regarde, elle apparaît!

Les guirlandes d'Avril, pâles étiolées,
ont donné sa parure à l'heure adolescente.
Mais une heure joyeuse et plus forte s'avance
et chante vers nos pas virils.
Avec sa grande voix dont résonnent les chênes,
avec sa chevelure éparse aux frondaisons,
elle vient, la puissante fille des saisons,
la Jeunesse aux mains messagères.

Le sol frémit sous elle et la salue en reine;
et tous les hêtres de la clairière,
— au-dessus de nos pas qui foulent la ramée
de l'autre année,
pour un destin plus fier par la forêt abandonnée,
— là-bas, au loin des avenues,
tous les arbres vêtus d'une neuve lumière

sur la branche innombrable agitent à l'envi
le symbole léger des vaillances de vie :
aux bois renouvelés, les feuilles sont venues!

Dans l'ombre glauque de la verdure
les troncs s'achèvent en milliers d'ailes;
la fauvette rit comme une source,
et, des arceaux pleins de musique, de courbe en courbe,
se déroulent au gré de leur tumulte frêle
les promesses de joie sur nos fronts suspendues.

Aux bois renouvelés, les feuilles sont venues!

Pareilles à des mains tendues,
en dôme harmonieux toutes sont enlacées;
et pour l'étreinte mutuelle
l'une vers l'autre ainsi balancées,
si doucement elles sont liées
que d'avoir traversé leur treillis fraternel
la lumière a conquis des couleurs d'espérance;
les rumeurs de l'amour emplissent les halliers,
et peu à peu, grandi des mouvantes ramures,
un hymne au million de voix ivres s'élance,
jailli d'un million de bouches éperdues...

Oh voix, oh bouches! ferveurs unies!
Gloire qui se déploie des sylves frémissantes...

Car ici, toutes hautes aux hampes brandies,
riches de force, enflées de brises,
la forêt a levé ses bannières luxuriantes,
et le sang de la sève exalte en la lumière
leur geste triomphal sur l'allégresse de la terre.

*

CRÉPUSCULE.

L'heure est virile, ô frère,
l'heure, vitale et grave, est humaine,
et marche plus noble au devant de nos pas.

Le palais du ponant arbore en vain la gloire
d'un étendart rouge de sang....
Aux bornes de la terre, une pourpre s'écroule!
La nuit va dérouler sa ténébreuse chevelure.

Déjà, tombe le vent du soir.
La brise, nonchalante, émeut à peine un vague souffle
et se meurt dans l'ombre amoncelée;
la dernière mésange a tû son dernier chant.

Quelle paix immobile descend
sur les branches ensommeillées!
Rien ne parle. Pourtant, j'écoute la feuillée.
La nuit a déroulé mollement sa chevelure,
et les mourantes vagues du silence
ont la rumeur des voix futures...

Garde ta jeune foi, avec ses ailes élancées :
voici venir l'instant de vivre.
L'horizon disparu grandit de ta pensée!
L'heure passe, elle fait la feuille et rougit la pulpe,
qu'importe si demain, pour gonfler le fruit mûr,

elle éparpille au sol une fleur qui t'enivre?
L'heure passe. La nuit est belle. en ses grandes ombres;
les secrets du matin naissent de son sommeil.

Repose ton espoir en son âme profonde.

*

VEILLÉE.

Comme les vagues du silence
lentement, s'étendent encore
parmi la solitude immense!
Plus rien. Pas un être qui veille...
Où sont toutes les voix dont bruit le soleil?
Il semble que le froid des morts
se répande dans le silence.

La nuit tout entière s'endort...
Silence!

. . . .

Mais écoute... n'entends-tu pas?
Là-bas,
au plus lointain des léthargiques solitudes,
un lourd choc au fond des ténèbres!
Écoute! écoute encore... on frappe!
Le calme en est hanté comme d'un cri funèbre.

Le son grandit, se répercute,
il se meut comme un être vivant, dur et fort...
Un homme, là-bas, au front morne, aux mains rudes,
meurtrit les troncs, brise les branches
et propage le deuil au cœur blessé de la forêt...

Pleurons la majesté des gloires qu'il ébranle!
Mais salue avec moi, debout,
— ô frère, saluons l'œuvre de ces poings lourds
qui heurtent de la hache et terrassent les arbres,
et taillent, du tranchant du fer par les chemins,
une place plus claire à de nouveaux destins.

*

AUBE.

La clarté naît aux nues refleuries;
un bruissement d'aile éveille le matin
et le jeune gazon rit sous les pierreries
que l'aube a laissé glisser de ses boucles.

Viens! nous foulerons la bonne route
par toute la nuit rafraîchie.
Les bras touffus de la haute verdure
font de grands signes dans l'avenue,
et, vaporeuse, éperlant goutte à goutte
les diamants légers des toiles d'araignées.

la forêt en ses vertes allées se déroule,
de mille arômes imprégnée.

Mais un souffle, gonflé de brises inconnues,
écarte de son onde immense la feuillée.
Une haleine plus pure a jailli des cépées,
et voici la plaine apparue.

Jette à tes frères ton cri d'allégresse.
Oh joie, encore joie, et que nos pieds s'arrêtent
au bord de cette terre et de l'heure bénie
où l'espoir, confiant son vol paisible au ciel,
a tendu l'envergure éblouissante de ses ailes.

Dans la plaine onduleuse, aux courbes infinies,
d'autres hommes, jadis, ont parsemé la graine
pour les mûres moissons dont l'été se couronne.
Mais les vents dans le mai planté
comme des voix unanimes ont chanté
un chant de nouvelles semailles,
et voici pour dompter les massives aumailles,
debout, près des lanceurs de blé, semeurs de l'or,
les colosses courbant du poing les hautes taures.

Le char et la charrue, la herse et l'aiguillon
sur les mêmes guérets ont uni leur labeur,
et la plaine meurtrie a reçu le sillon
qu'impose le soc clair de la charrue au sol.
L'aube, parmi les nuées s'évapore;
l'aurore va jeter ses millions pourprés de palmes
et l'orient sourit vers le matin chanteur...
Oh joie, frère, joie! joie et sublime confiance,
car la glèbe où le soc incruste son effort
brille comme un métal en feu sous la lumière.

Joie! la terre est marquée du signe d'espérance.
Le vent qui passe est plein d'un murmure d'abeilles.
Regarde : le sillon va traverser la plaine,
il marche, il marche, il marche encore...
et par les champs éblouis d'aurore
sous le dôme des cieux consumés de merveilles,
sa ligne tout à coup, en un long geste d'or,
au bord de l'horizon a touché le Soleil.

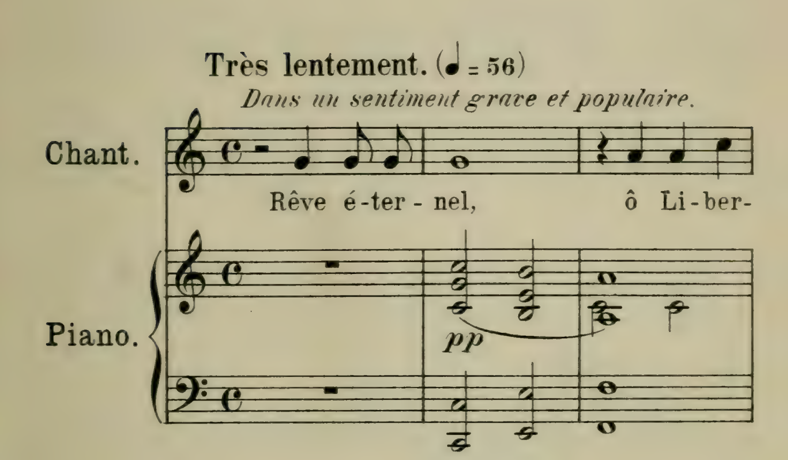


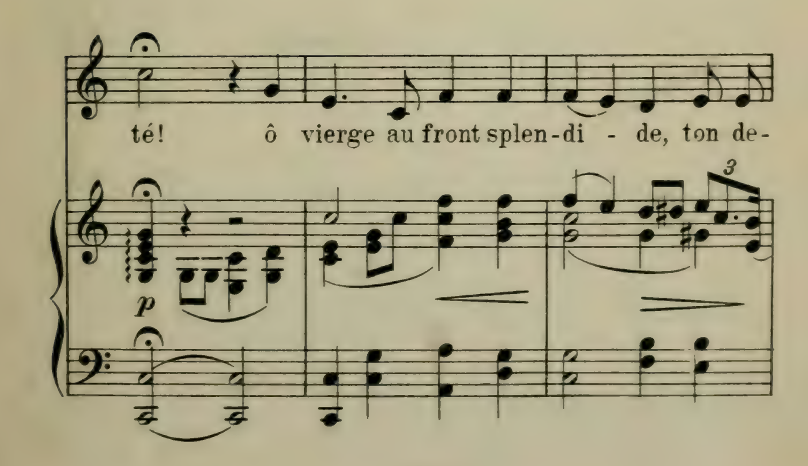
CHANT DU 1er MAI.

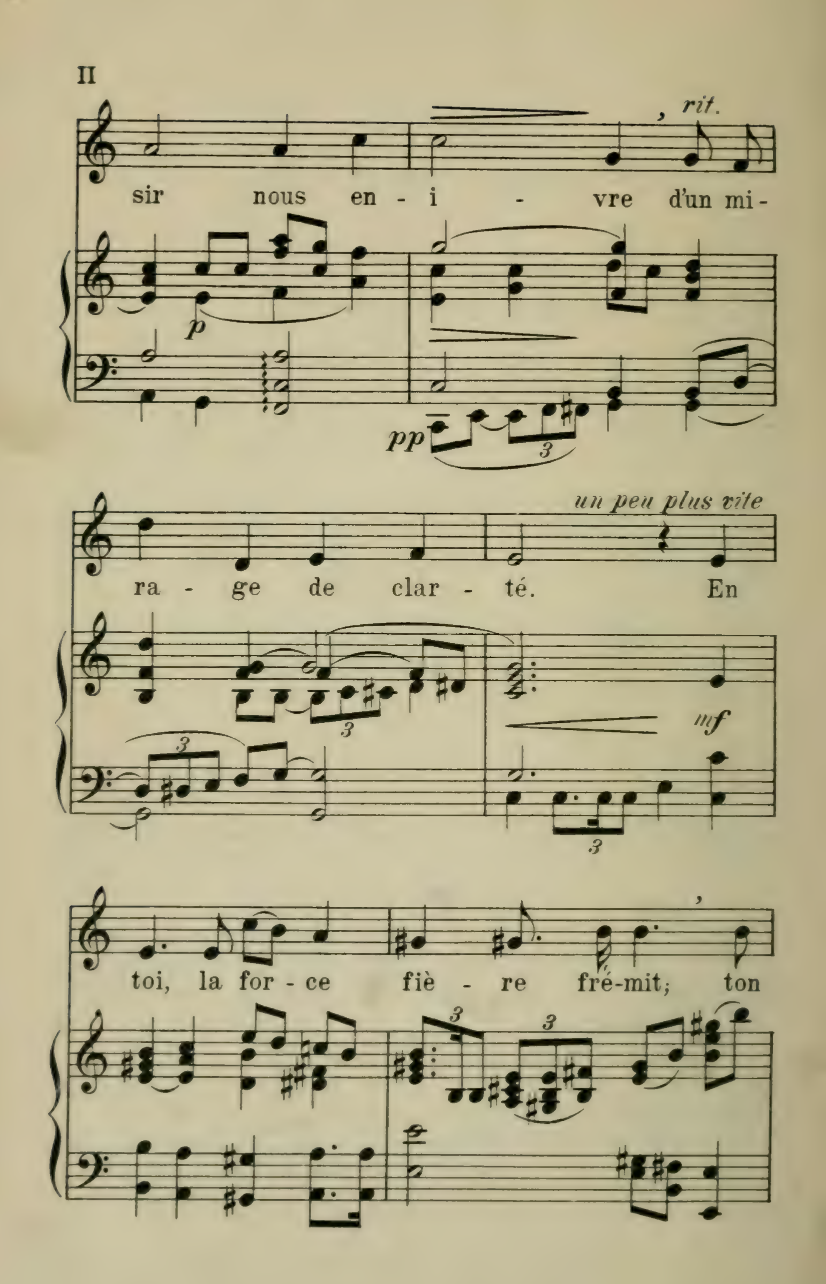
Chant du 1er Mai.

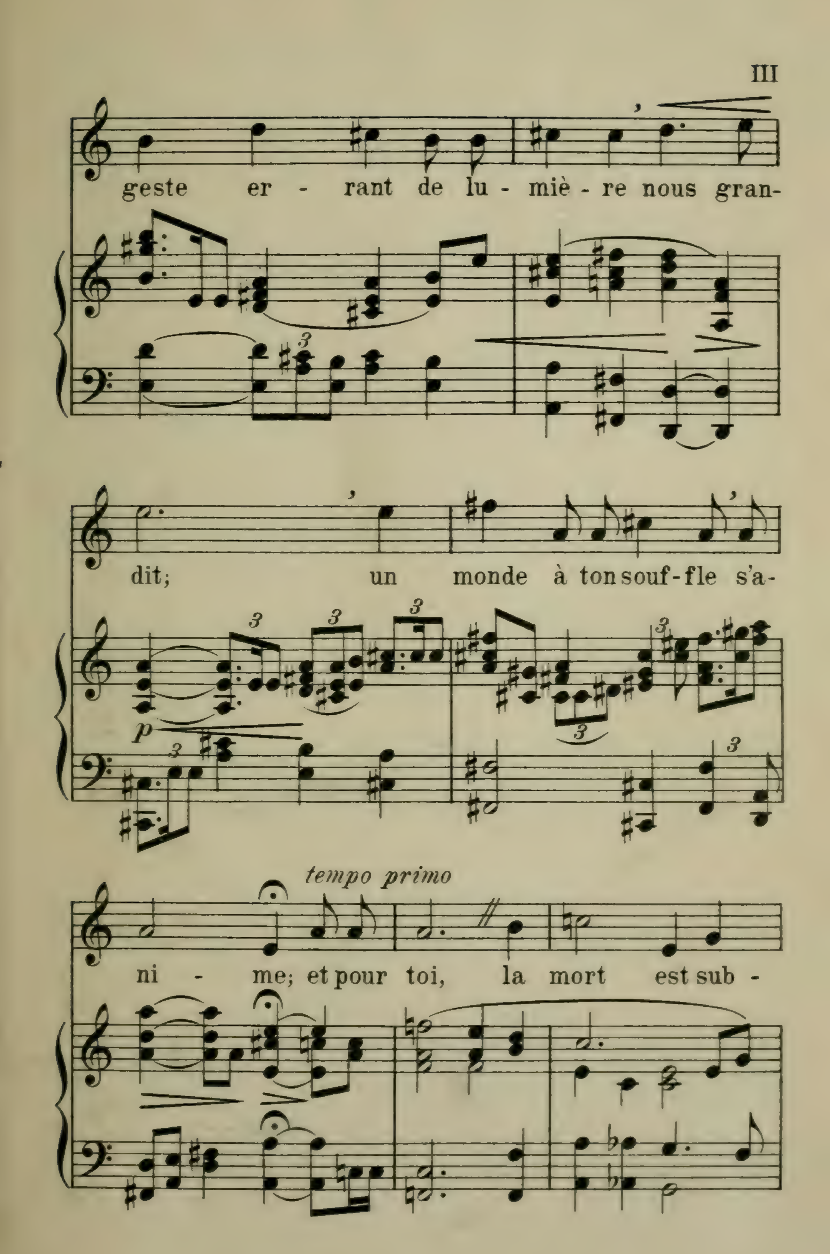
Très lentement. (♩ = 56)

Dans un sentiment grave et populaire.






rit.
sir nous en - i - vre d'un mi -
p
pp
3
ra - ge de clar - té. En
un peu plus vite
mf
toi, la for - ce fiè - re fré-mit; ton

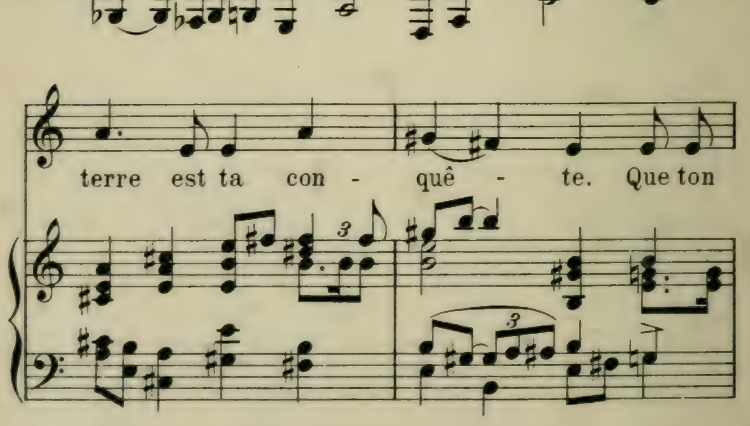

geste er - rant de lu - miè - re nous gran-
dit; un monde à ton souf-fle s'a-
tempo primo
ni - me; et pour toi, la mort est sub -

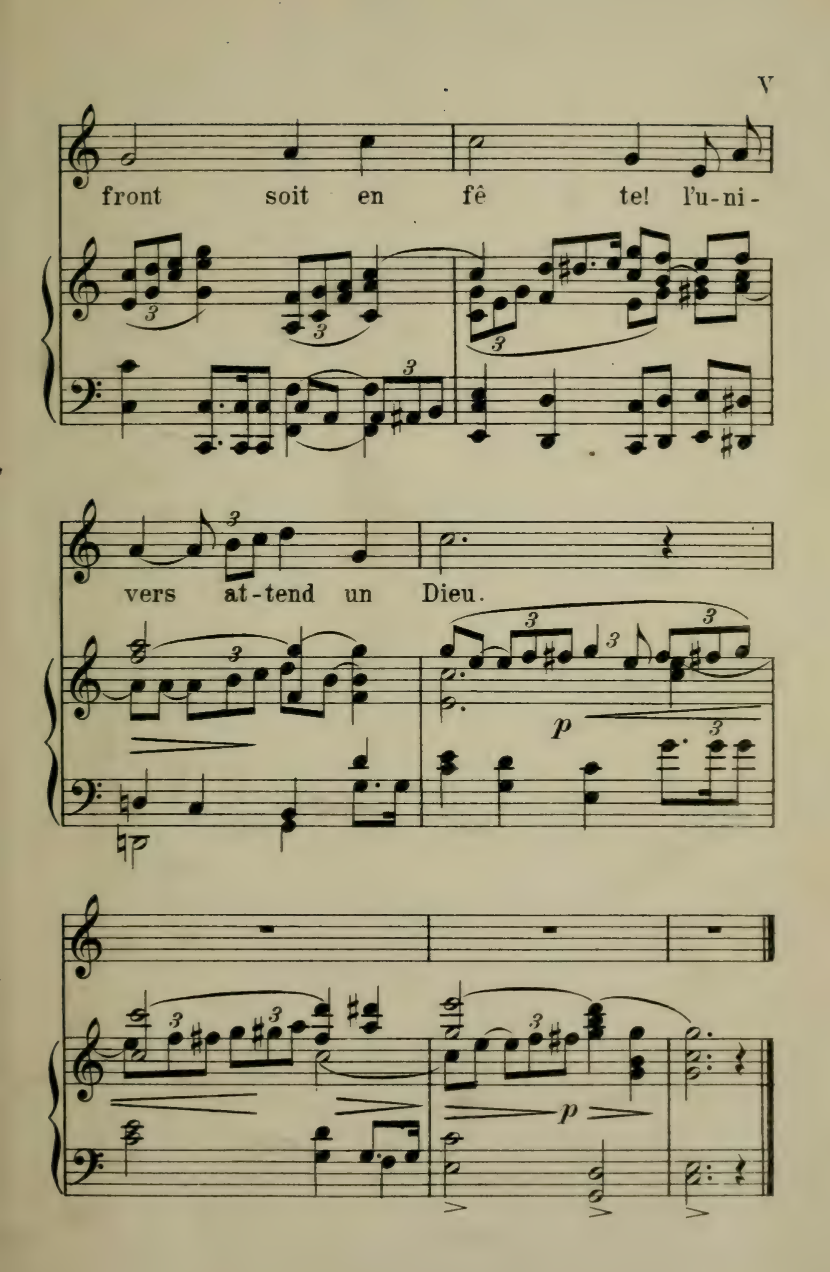
li me.

p *p*

Ô frè-re lè-ve les yeux! La

f *mf*




front soit en fê te! l'u-ni-
vers at-tend un Dieu.
p
p

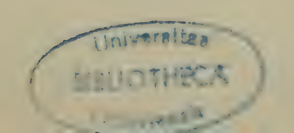
BIBLIOGRAPHIE.

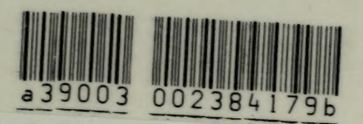
Le poème ***Fleur de Verre,*** inséré dans l'album manuscrit offert à Stéphane Mallarmé par vingt-cinq poètes français, reste dédié à ce maître.

L'Homme à la Lyre appartient à Stuart Merrill.

La petite pièce ***Avènement,*** placée ici à cause de sa signification, a figuré jadis dans un hommage collectif à Victor Hugo.

Florence, juillet 1901.




a39003 002384179b